



Les savoirs requis et références indispensables¹

BIOGRAPHIES

Paul Éluard (1895-1952)

Paul Éluard, de son vrai nom Eugène Émile Paul Grindel, naît le 14 décembre 1895, à Saint-Denis où son père est comptable et sa mère couturière. Sa première scolarité se fait à Aulnay-sous-Bois, à l'école du Parc. En 1908 sa famille s'installe à Paris, rue Louis-Blanc. Il entre alors avec une bourse à l'école primaire supérieure Colbert. Son père se tourne vers des activités de marchand de biens et va se constituer une petite fortune dans des affaires de lotissement et de vente de terrains.

■ Premiers itinéraires de la vocation poétique : Clavadel, Gala, la guerre (1912-1918)

La cassure dans cette enfance et première adolescence sans problèmes intervient lors de vacances en Suisse, à Glion, avec sa mère. On découvre alors que Paul souffre d'une hémoptysie (crachements de sang). Il est hospitalisé au sanatorium de Clavadel, près de Davos, établissement hautement spécialisé dans le traitement de la tuberculose. Il y séjourne de décembre 1912 à fin avril 1914, et, dans cette oisiveté forcée, devient un lecteur passionné des poètes modernes

1. Les renvois à l'œuvre sont notés en référence aux pages de l'édition nrf Poésie/Gallimard

et contemporains : Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Max Jacob, Apollinaire. Il y écrit aussi ses premiers poèmes, édités à compte d'auteur. Les voies de « poète de la femme et de l'amour » s'ouvrent pour lui avec la rencontre d'Helena Dmitrievna Diakonova, venue de Moscou pour être traitée dans ce sanatorium réputé. Cette jeune et riche jeune fille russe, prénommée Gala par sa mère, est de quelques mois son aînée et l'impressionne tant par sa beauté que par sa culture. Elle devient pour lui une fiancée qui renforce son amour des arts et des lettres et rend définitive sa vocation de poète. La guerre éclate quelques mois après son retour à Paris à la nouvelle adresse familiale, rue Ordener. C'est ainsi que le jeune poète est mobilisé peu après sa sortie du sanatorium. Il sert dans le service auxiliaire puis, à sa demande, dans l'infanterie. Mais au fil de sa mobilisation, sa santé fragile impose de nombreuses hospitalisations. Pour les poèmes qu'il écrit alors, il choisit le pseudonyme de Paul Éluard, empruntant là le patronyme de sa grand-mère maternelle. Le recueil *Le Devoir* paraît avec cette nouvelle signature en 1916. Gala, revenue à Moscou en avril 1914, parvient dans les premières années de guerre à convaincre sa famille de la laisser partir à Paris, sous prétexte d'études à la Sorbonne. Elle peut ainsi, fin septembre 1916, retrouver son « fiancé » de Clavadel. Elle l'épouse le 21 février 1917, alors qu'il est toujours mobilisé. La même année Éluard insère les dix poèmes du *Devoir* dans une nouvelle publication *Le Devoir et l'Inquiétude* (1917). Dans la dernière année de la guerre, 1918, il écrit et publie des *Poèmes pour la paix*, tirés à cinq cents exemplaires. Ils lui valent l'attention d'un jeune écrivain et directeur de revue, Jean Paulhan, auteur du *guerrier appliqué* (1917). Celui-ci, s'intéressant aux recherches verbales entreprises par l'auteur des *Poèmes pour la paix*, prend contact avec lui et s'engage à le présenter à André Breton, Louis Aragon et Philippe Soupault, jeunes poètes d'avant-garde, après leur démobilisation. Éluard revient à la vie civile en mai 1919. Il s'installe avec Gala et leur fille Cécile, née le 11 mai 1918, rue Ordener, dans un appartement au-dessus de celui de ses parents. Son père l'associe à son cabinet immobilier, lui garantissant des revenus réguliers et lui offrant au fil des ans la grande aisance d'un fils unique bien doté pour éditer, acheter des œuvres d'art, voyager et vivre en des logis variés et raffinés.

■ La primauté des voies surréalistes : intense participation aux recherches, créations, engagements et controverses du groupe des poètes, écrivains et peintres surréalistes (1919-1930)

Jean Paulhan met en contact Paul Éluard avec le trio André Breton, Louis Aragon, Philippe Soupault, quand ceux-ci fondent la revue *Littérature* et sont sur le point de se rallier à Dada, mouvement contestataire, pour la liberté absolue en art, dont le fondateur est le poète Tristan Tzara (1896-1963). Éluard ouvre sa revue *Proverbe* aux dadaïstes (n° 1, le 01-05-1920) et publie *Les Animaux et leurs hommes, Les Hommes et leurs animaux* (1920), un recueil illustré par des dessins d'André Lhote qui a adhéré au cubisme en 1912. Grand amateur de peinture Éluard, en mai-juin 1920, organise avec Breton une exposition *Max Ernst*. La technique des collages que pratique ce peintre allemand intéresse beaucoup Éluard ; il lui rend visite à Cologne (1921), lui achète des toiles et l'invite à demeurer chez lui pour ses séjours parisiens (1922). Il commence avec lui (1922, *Les Malheurs des Immortels*) une collaboration féconde d'écriture et d'illustration. Dans les liens que tisse le surréalisme entre les différents arts, Paul Éluard rencontre de nombreux grands noms de l'avant-garde du moment, entre autres Miró, Picasso, Man Ray, Chirico.

Dans la tension des années 1922-1924, marquées par une rupture houleuse avec Tzara, des recentrages esthétiques et des difficultés conjugales, Paul Éluard le 24 mars 1924, s'embarque seul, sans prévenir, pour un voyage autour du monde. Au lendemain de ce départ impromptu paraît *Mourir de ne pas mourir* avec en dédicace ces mots : « Pour tout simplifier je dédie mon dernier livre à André Breton. P.E. ». Mais de retour en France, en août 1924, le poète s'engage plus que jamais dans les voies du surréalisme, voies esthétiques et politiques (*Premier Manifeste du surréalisme*^{*1}, novembre 1924). Son nom est associé à tous les actes fondateurs du mouvement, à sa propagande et à sa foi révolutionnaire, avec adhésion au Parti communiste (1926).

Les années 1925-29, sont fertiles en chefs-d'œuvre éluardiens. *Capitale de la douleur* (1926) et *L'Amour La Poésie* (1929) mettent Éluard au premier rang des poètes de son temps. Ce succès littéraire est malheureusement associé à des difficultés personnelles très éprouvantes : une

1. Renvoi aux repères lexicaux p. 27.

rechute pulmonaire grave en 1928 et l'éloignement définitif de Gala en 1929. Après un séjour à Cadaquès avec son épouse chez Salvador Dali, Paul rentre seul à Paris. Gala reste avec le peintre catalan, nouvel adepte du surréalisme ; elle devient son égérie puis l'épouse (1934), après son divorce d'avec Éluard (1932).

■ Un nouveau champ amoureux (1930-1939) pour de nouvelles explorations poétiques accompagnant le militantisme surréaliste

Dans la décennie qui précède la Seconde Guerre mondiale Paul Éluard connaît une période de reconstruction sentimentale qui nourrit son inspiration poétique dans un registre paradoxal où sont associés un amour inoubliable et une passion nouvelle. Séparé de Gala, le poète sublime leur passé amoureux, les voluptés ensorcelantes de leur union (*La Vie immédiate*, 1932), alors même qu'il partage déjà sa vie avec Nusch, rencontrée en décembre 1929. Le cycle Nusch qui s'ouvre alors crée des relations renforcées entre la poésie d'Éluard et l'image. Nusch, de son vrai nom Maria Benz, née en 1906, est une jeune Alsacienne, actrice de music-hall et modèle, installée à Paris depuis 1920. Paul Éluard l'épouse en août 1934 et le remariage de Gala avec Salvador Dali se fait trois mois plus tard. Elle devient vite l'image féminine dominante dans la poésie d'Éluard (*Les yeux fertiles* 1936) mais aussi une des muses premières du groupe surréaliste, avec notamment la série de photos de nus de Man Ray et les nombreux portraits que fera d'elle Picasso entre 1937 et 1938.

Cette période voit se développer le goût d'Éluard pour des créations d'art peut-on dire à plusieurs mains. Ce sont des recueils signés de deux ou trois noms. Trois d'entre eux réinventent l'osmose entre texte et image. *Facile* en 1935, *Les Mains libres* en 1937, et *Médieuses* en 1939. *Facile* est un recueil de haute collaboration entre un photographe, Man Ray, un poète, Éluard, un imprimeur éditeur, Guy Levis Mano, et un modèle, Nusch. L'hommage photographique aux formes sensuelles de la jeune femme est complété par l'hymne amoureux du poète. *Les Mains libres* inversent le rapport habituel du dessin à l'écrit : c'est le texte qui ici illustre l'image. Éluard se livre à cet exercice de création particulier quand Man Ray lui transmet un corpus de

« *dessins extravagants* », selon ses propres termes, réalisés dans des improvisations proches du principe surréaliste d'écriture automatique*. Les sept poèmes, illustrés par Valentine Hugo dans *Médieuses* sont décrits par Éluard lui-même dans une lettre à l'artiste-peintre comme « *une espèce de mythologie féminine* ».

Le nom de Paul Éluard est également associé aux grandes dates du calendrier surréaliste de cette époque. Son activisme au sein des diverses manifestations surréalistes reste intense : 1930, *Second Manifeste du surréalisme* et nouveau titre de la revue *La Révolution surréaliste*, *Le Surréalisme au service de la révolution* ; 1933, *Salon des Surindépendants*, exposition d'ensemble des surréalistes, avec notamment Dali, Ernst, Giacometti, Magritte, Miró, Man Ray, Tanguy, et comme invité d'honneur Kandinsky ; 1935, participation de Breton et Éluard, comme conférenciers, à une exposition surréaliste qui se tient à Prague ; 1938 dernière *Exposition internationale du surréalisme*, à Paris, organisée par Breton et Éluard qui, à cette occasion, sortent un *Dictionnaire abrégé du surréalisme*.

Les drames politiques des années trente suscitent de nombreuses interventions critiques des surréalistes auxquelles se joint Éluard, toujours globalement fidèle à la ligne communiste, même après son exclusion du PCF en 1933, en raison de divergences sur le modèle soviétique. C'est cette proximité même qui est à l'origine de sa rupture avec Breton dont il désapprouve les engagements pris avec Léon Trotski et qui aboutissent à la création de la *Fédération internationale de l'art révolutionnaire indépendant* (octobre 1938).

■ **Les années terribles (1939-1945), poésies de circonstance, une nouvelle image emblématique de Paul Éluard**

Quand commence la Seconde Guerre mondiale, en septembre 1939, Paul Éluard est mobilisé dans le Loiret comme lieutenant dans l'Intendance. Grâce à son repli militaire dans le Tarn, pendant l'invasion allemande, il échappe à la captivité. Démobilisé après l'armistice de 1940, il revient à Paris après un séjour à Carcassonne avec Nusch, auprès du poète Joë Bousquet, un ami proche aussi de Max Ernst et de Jean Paulhan. Entré dans la Résistance en 1942, après avoir renouvelé son adhésion au PCF, Paul Éluard ne renonce pas au combat

surréaliste. En 1942 il publie une anthologie de citations, *Poésie involontaire et poésie intentionnelle*, qui approfondit sa réflexion sur le langage, engagée depuis vingt-cinq ans. Sa rencontre, la même année, avec le fondateur des Éditions de Minuit, Pierre de Lescure, le conduit à la publication semi-clandestine du recueil *Poésie et Vérité* (1942), une dénonciation du nazisme, « pour que la honte disparaisse ». Le poème *Liberté*, qui ouvre ce recueil, devient très vite une sorte d'ode de résistance. Tout un réseau de solidarité permet à Éluard, jusqu'en 1945, la clandestinité et la publication de ses poèmes engagés, qui paraissent en brochures, en affiches ou en tracts parachutés et se répandent sur les ondes clandestines. Lui et Nusch changent souvent d'adresse et se réfugient quelquefois loin de Paris. À la Libération la popularité d'Éluard est à dimension européenne. Il est une haute figure de la Résistance et tient le premier rang, avec Aragon, dans la « vitrine culturelle » du Parti communiste.

■ Vie officielle et derniers parcours de la plume et du cœur (1946- 1952)

Décoré de la médaille de la Résistance, Éluard est au faite de sa gloire quand commence la reconstruction de l'Europe. Conférencier prestigieux, il entame avec son épouse, en avril 1946, une grande tournée européenne qui les mène successivement en Tchécoslovaquie, en Italie, en Yougoslavie et en Grèce. Au terme de cette tournée, Éluard, épuisé, va reprendre des forces en Suisse, à Montana. Nusch reste à Paris. Huit jours après son arrivée à Montana, Éluard est informé de la mort subite de Nusch, terrassée, à quarante ans, par une hémorragie cérébrale. Il reste de longs mois désespéré et ne reprend le goût de vivre que grâce à l'amitié de ses fidèles compagnons et amis.

La personnalité de haut rang qu'il est devenu l'astreint à de nombreuses missions internationales. En septembre 1949, à Mexico, en tant que délégué du Conseil mondial de la Paix, il participe au Congrès de la paix où il rencontre Dominique, une jeune journaliste pacifiste, dont il fait sa nouvelle compagne. Ils rentrent ensemble à Paris. Ils se marient à Saint-Tropez en 1951, année où Éluard publie *Le Phénix*, un nouveau lyrisme amoureux pour Dominique, source et symbole de la résurrection du poète.

L'année 1952 s'ouvre sur un programme toujours chargé de personnalité prestigieuse. Après une conférence à Genève sur le thème de *La Poésie de circonstance*, Éluard représente la France à Moscou pour la commémoration du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Pendant l'été qu'il passe en Dordogne, il travaille à l'achèvement de *Poésie ininterrompue II*, mais doit rentrer précipitamment à Paris après un grave malaise cardiaque. C'est une nouvelle crise d'angine de poitrine qui l'emporte le 18 novembre 1952, à son domicile. Le 22 novembre, bien que ce ne soient pas des obsèques nationales, des milliers de personnes accompagnent le poète défunt au cimetière du Père-Lachaise.

Man Ray (1890-1976)

Biographie avec *Autoportrait* (AP) de Man Ray (1963)
Emmanuel Rudnitsky naît le 27 août 1890 à Philadelphie (États-Unis). Il a sept ans quand sa famille s'installe à Brooklyn, quartier populaire de New York. Il commence des études d'architecture, pour plaire à sa famille, mais s'en détourne très vite pour choisir la voie de la peinture, sa passion.

■ 1912-1921

« *New York* » (AP, p. 11)

En 1912, il est à New York pour des études en art et, tout en travaillant comme dessinateur et graphiste, il compose des tableaux, qu'il signe Man Ray, un prénom d'artiste seulement, car toute sa famille change alors de nom pour s'appeler Ray, par crainte des discriminations souvent attachées aux noms juifs. Très vite, il fréquente les milieux avant-gardistes. Au 291 de la 5^e Avenue, il vient tous les jours dans la galerie d'Alfred Stieglitz, foyer d'art moderne, tant pour la peinture que pour la photographie. La contestation esthétique exprimée dans l'exposition *Armory show* (1913), où il découvre en particulier la toile qui fait le plus scandale et déchaîne les passions, le *Nu descendant l'escalier* de Marcel Duchamp (1887-1968), incite Man Ray à entrer en contact avec cet artiste français quand celui-ci s'installe à New York,

en 1915. L'influence de Duchamp est décisive pour lui faire découvrir, aimer et adopter l'esprit dada dans sa pratique artistique. En collaboration avec lui, il fonde la Société Anonyme, musée expérimental d'art moderne. Quand il publie le premier et unique numéro de *New York Dada*, Man Ray se dit convaincu que c'est une « *dadadate* », mais que « *Dada ne peut pas vivre à New York, car New York est Dada et ne tolérera pas de rival* ». Il fait allusion là à la modernité de l'architecture new-yorkaise. Les deux photographies dadaïstes qu'il réalise à New York, *L'Homme et La Femme*, sont envoyées au Salon Dada de Paris (juin 1921). Un mois après, le 14 juillet 1921, il débarque avec une trentaine de ses toiles au Havre et s'empresse de gagner Paris, « *Paris Mecque de l'art* » (AP p. 32).

■ 1921- 1937

« *Photographiant et dessinant je devins le chroniqueur officiel des événements et des personnalités* » (AP, p. 162)

Immédiatement présenté par Marcel Duchamp au groupe dadaïste, Tzara, Breton, Aragon, Éluard, Soupault, Rigault, Man Ray est accueilli comme un des leurs et son installation en est facilitée. Après quelques errances hôtelières, il élit domicile à Montparnasse, haut lieu des milieux artistes et bohèmes dans les Années folles, 1920-1925.

Le studio de la rue Campagne-Première, au cœur du quartier de Montparnasse, devient l'adresse d'un Man Ray, très vite photographe attiré des célébrités et coqueluche des milieux de la mode. Référence des grandes revues de mode comme *Vanity Fair* ou *Vogue*, il réalise pour le grand couturier Paul Poiret des photos où ses modèles, des mannequins très photogéniques et en robes somptueuses, valorisent l'art du photographe. Il dira de lui plus tard : « *en 1923 j'étais un photographe établi* ». Une des figures féminines les plus célèbres de Montparnasse et quelque peu scandaleuse, Kiki, alias Alice Prin, muse de Modigliani et de Foujita, devient dès 1921 sa compagne et son modèle préféré. Il réalise avec elle des compositions photographiques qui sont restées célèbres, comme *Le Violon d'Ingres* (1924) et *Noire et blanche* (1926). Ils vivent ensemble pendant six ans.

« *Mes œuvres d'imagination : ces mystérieux rayoglyphes* »
(AP, p. 223)